

Unterbrochene Tradition. Die Anfänge der Soziologie in der Schweiz [Markus Zürcher]

Autor(en): **Schorderet, Pierre-Antoine**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **47 (1997)**

Heft 3: **Archivistik in der Schweiz = L'archivistique en Suisse**

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

en 1956, pour qu'il soit remplacé dans la Commission par un autre physicien. La gêne devant cette exigence apparaît par exemple dans le rapport de la commission en faveur du géologue Albert Heim (1923): le jury se croit obligé d'ajouter un mot sur l'utilité pratique de cette discipline.

Je me permets de relever ici, pour l'anecdote, un clin d'œil du Prix, que les auteurs du livre pouvaient difficilement apercevoir. Les Prix 1965 et 1966 sont décernés à deux savants, le mathématicien Georges de Rham et le biologiste Alfred Tissières, qui ont constitué dans l'entre-deux-guerres la cordée d'alpinistes amateurs la plus célèbre du monde, réalisant des ascensions prestigieuses qui rendirent jaloux bien des professionnels de la montagne. De différentes manières d'atteindre les sommets!

L'ouvrage, préfacé par Ruth Dreifuss, est richement illustré, bien composé et d'une lecture agréable. Il comprend trois parties:

- histoire de la Fondation et du Prix (pp. 14–68);
- présentation synthétique des travaux couronnés avec un essai de regroupement par thèmes, la médecine et les sujets connexes tenant le haut du pavé, comme indiqué ci-dessus;
- présentation des récipiendaires, à raison d'une page par savant (avec photo) (pp. 149–236).

L'ouvrage se termine par diverses annexes (Règlements, liste des membres de la Commission du Prix, liste des récipiendaires, etc.).

Une traduction française est parue sous le titre *Le Prix Marcel Benoist de 1920 à 1995. L'histoire du prix scientifique de la Confédération suisse*.

Jean-Claude Pont, Genève

Markus Zürcher: Unterbrochene Tradition. Die Anfänge der Soziologie in der Schweiz. Zurich, Chronos Verlag, 1995, 372 p.

L'histoire des sciences sociales en Suisse, notamment de la sociologie, n'a fait jusqu'ici l'objet que de quelques essais, articles ou monographies qui limitent la perspective à une vision soit largement rétrospective et idéalisée, soit à des analyses qui réduisent l'explication du faible développement de la sociologie à la diversité culturelle d'un pays traversé par de nombreux clivages et peu ouvert à la modernité. En interrogeant ces hypothèses et en adoptant une perspective comparative, Markus Zürcher tente une aventure courageuse et critique de ces deux lieux communs.

Reconstituant dans un premier temps les moments de l'émergence académique de la sociologie dans les Universités suisses, il permet d'apprécier l'existence précoce d'une tradition d'enseignements et d'enseignants au tournant du siècle qui rejoint largement le développement et l'institutionnalisation des sciences sociales dans d'autres pays européens. Pour cerner la spécificité de cette sociologie naissante, il établit une série de portraits intellectuels des premiers protagonistes qu'il articule avec une typologie des Universités, construite essentiellement en regard des forces politiques qui les ont soutenus. Ainsi, les Universités de Genève, Lausanne, Berne et Zurich sont tout entières la chasse gardée de la bourgeoisie radicale qui voit, dans le développement des sciences sociales et de la sociologie en particulier, des armes, théoriques et pratiques, pour réguler la question sociale. En retour, les premiers sociologues (Louis Wuarin, Maurice Millioud, Ludwig Stein ou Abrotheles Eleutheropoulos) participent de ce mouvement de défense et de légitimation de l'ordre capitaliste en produisant des textes et des analyses qui révèlent leur attachement aux valeurs du libéralisme éclairé. A Fribourg, de manière analogue, l'enseignement de la sociologie est tout entier déterminé

par le mouvement conservateur qui assure et développe, dans le cadre de la récente Université catholique (1889) les bases de la doctrine sociale de l'Église. Cette première reconstruction de la tradition franchit allègrement les frontières linguistiques et fournit une base importante de la thèse: le succès précoce de la sociologie en Suisse dépend étroitement de la fortune des forces socio-politiques qui soutiennent son institutionnalisation. Ainsi, ramenant le développement de la discipline d'abord au contexte socio-politique, Zürcher s'autorise à identifier le déclin (marginalisation ou disparition) de la sociologie à celui de la bourgeoisie radicale. Suite au premier conflit mondial en effet, celle-ci doit faire face à la vigueur de nouveaux mouvements, socialistes et conservateurs, qui fragilisent son hégémonie et la poussent à emprunter progressivement aux discours d'une nouvelle droite réactionnaire des thèmes remettant en cause les principes d'un libéralisme politique qui fut également le moteur et le garant de la sociologie. Cette nouvelle configuration permet ainsi le développement d'une anti-sociologie qui prend la forme exemplaire de l'anthropologie des races à Zurich, ou autorise la présence de sociologues plus ou moins ouvertement fascistes à Lausanne, Fribourg et Bâle. Ainsi donc, la tradition est brisée, interrompue et ce n'est que dans les décennies suivant le second conflit mondial que la sociologie retrouvera droit de cité dans l'enseignement supérieur helvétique.

Le propos général est convaincant et suffisamment courageux et ambitieux pour devenir sans doute une référence désormais essentielle des futures recherches en histoire de la sociologie en Suisse. Toutefois, il faut souligner deux défauts majeurs qui se révèlent progressivement dans l'argumentation et que je voudrais mettre en évidence en prenant appui sur le chapitre 5, moment important de la démonstration puisqu'il précise les conditions de substitution de la sociologie par l'anthropologie et constitue, à ce titre, un élément central de la thèse. En reprenant une thématique ressassée de l'histoire des sciences, l'opposition interne-externe, en l'identifiant non comme une alternative méthodologique mais davantage comme un outil analytique, reconnaissons que Zürcher pêche en hypostasiant largement le contexte d'une part, en diluant son objet (la «sociologie») d'autre part.

En posant de manière centrale le poids des déterminations socio-politiques, Zürcher confirme une idée forte: les sciences sociales constituent un enjeu et un instrument des luttes politiques autour de l'imposition et de la justification d'un ordre établi ou à établir. L'anthropologie des races entre en résonance avec le discours de la Nouvelle Droite: sélection, hérédité, hiérarchie constituent des thèmes communs qui expriment une large convergence. Mais on peine à voir où et comment ces discours et ces recherches s'actualisent et se transmettent. Autrement dit, il y a là un oubli, un vide intermédiaire qui devrait être celui des médiations très concrètes que Zürcher néglige. Il reconnaît lui-même (p. 234–235) qu'«on peut penser que les discours exposés ne suffisent pas à accréditer la thèse d'une substitution du discours sociologique par un discours anthropologique». La réponse qu'il suggère s'appuie sur une analyse sémiotique qui confirme les thématiques communes. Cet éclairage ne suffit pas, car le défaut n'est pas lié spécifiquement au moment précis de l'anthropologie des races à Zurich. Lorsqu'il expose les relations entre les sociologues et la bourgeoisie radicale du début du siècle, il associe essentiellement la juxtaposition d'une biographie intellectuelle (d'ailleurs fort utile et informée) et le rôle central du Conseiller d'Etat responsable du Département de l'Instruction Publique qui apparaît comme la seule médiation (p. 96–104) essentielle au succès de l'institutionnalisation.

Cette relation quelque peu artificielle posée entre la sociologie et l'anthropologie se renforce dès que l'on considère les contenus associés à ces deux discours. En posant

comme un indice de l'opposition le fait que l'anthropologue Schlaginhaufen occupe le terrain de la sociologie en étudiant les phénomènes de stratification sociale ou de migration, Zürcher suppose, de manière rétrospective, que les deux disciplines luttent pour les mêmes objets. Il adopte ici une position, largement nominaliste, qui oblitère une série de considérations essentielles dans la constitution d'une discipline scientifique et qui dérange l'ensemble de l'argumentation. Ainsi, en ramenant la naissance de la sociologie à l'exposé des théories des divers enseignants, il tombe dans les travers d'une histoire des idées sociologiques qui oublie, précisément, que la sociologie existe aussi dans et par les luttes proprement institutionnelles (intitulés de chaire, licence, doctorat, etc.) qui contribuent à délimiter, théoriquement et pratiquement, un territoire. En intégrant dans son histoire de la sociologie des enseignants qui précisément ne faisaient pas que cela (Pribram, Toendury ou même Boninsegni) Zürcher tombe dans un piège qui le conduit à multiplier des associations entre la «sociologie», les «sciences sociales», la «Soziallehre» ou la «Gesellschaftslehre», soit en leur donnant un contenu identique, soit sans rien préciser, alors que ces termes sont précisément enjeux de luttes qui ne sont pas réductibles aux usages sociaux et politiques dont ils peuvent faire l'objet. L'ensemble donne parfois l'impression qu'il s'agit davantage d'une histoire politique des premiers enseignants de sociologie ou d'une contribution à l'histoire culturelle de la Nouvelle Droite que d'une histoire qui problématise la construction de la sociologie comme discipline scientifique.

En faisant cette double critique (réification du contexte et dilution de l'objet «sociologie»), nous aimerions rappeler l'importance de la prise en compte des médiations dans l'analyse des constructions disciplinaires. Cela est d'autant plus aisé que l'analyse de Zürcher fourmille d'indices, plus ou moins élaborés, pour penser ce niveau intermédiaire. Si il n'y a que peu de considérations sur les logiques purement institutionnelles, il faut souligner celles relatives à la constitution progressive et conflictuelle d'une communauté scientifique, rouage également important dans le processus d'automatisation disciplinaire. Ainsi, l'existence de sociétés cantonales de sociologie (on apprend par exemple qu'au Congrès de la société zurichoise en 1928, il n'y a aucun «sociologue»), les multiples activités de l'Institut International de Sociologie de René Worms et l'institution à plusieurs reprises, sur sol helvétique, d'une «Journée internationale des sociologues» sont autant d'exemples que l'on aurait souhaité voir développés.

Malgré ces réserves, n'oublions pas le côté salutaire et novateur de ce travail qui, tout en constituant un outil de travail très utile, propose une hypothèse, certes encore fragile, mais qui ouvre de nombreuses pistes de recherche pour l'histoire de la sociologie de la première institutionnalisation, mais celle aussi, plus récente, des années soixante.

Pierre-Antoine Schorderet, Lausanne

Limite non-frontière: aspects du cinéma dans le canton de Vaud. Sous la direction de Roland Cosandey et Pierre-Emmanuel Jaques. Lausanne, *Revue historique vaudoise*, 1996.

Saluons tout d'abord l'intérêt évident d'une telle publication pour l'historien «généraliste» comme pour le spécialiste du cinéma ou l'archiviste. Elle propose un certain nombre d'études achevées qui précèdent des contributions destinées à présenter des sources; c'est par celles-ci que nous commencerons ce compte rendu.

La délimitation géographique a le mérite de ne pas égarer le chercheur, ni le lecteur à sa suite, de fournir à une problématique complexe un cadre de recherche possible.